
Le rôle des émotions dans la construction de l'expérience des sauveteurs de montagne.

Angelo Greco*

** Doctorant dans la Chaire de formation des adultes (E.A.1410)*

Centre de recherche sur la formation (C.R.F)

Conservatoire des Arts et Métiers (Cnam)

292 rue St Martin 75141 Paris cedex 03

Greco.angelo@laposte.net

RÉSUMÉ. Qu'est ce qu'un travailleur expérimenté ? Comment construit-il son expérience ? Pour tenter de le comprendre, nous nous sommes intéressés au métier de sauveteur de montagne, qui présente la particularité de se dérouler dans un milieu très incertain. Les sauveteurs agissent donc avec un fort degré de risque perçu. Mais, riches de leur expérience, ils arrivent à agir rapidement tout en gardant une marge de sécurité pour éviter la venue de tout danger synonyme d'accident. Nos premiers entretiens exploratoires nous ont amenés à considérer la construction de l'expérience comme l'élaboration d'un répertoire liant agir professionnel et émotions. En d'autres termes, le sauveteur apprend à agir avec ses émotions du moment mais aussi à partir d'émotions déjà vécues. Nous appelons cela un phénomène de réactivation émotionnelle. La thèse en cours n'apporte pour l'instant pas de résultats finaux, mais nous espérons que le suivi de jeunes sauveteurs pendant leurs deux premières années d'exercice confirmera nos hypothèses.

MOTS-CLÉS : Formation - Sauveteur de montagne – Risque – Expérience - Agir - Emotions.

1. Enjeux sociaux

De tout temps, le travailleur a été un sujet d'étude. Quels sont les tenants de l'action d'un professionnel ? Comment en est t-il arrivé là ? Par quels apprentissages ?

Ces questions amènent à prendre en compte le travailleur dans sa globalité en s'intéressant à son histoire en même temps qu'au contexte de son action. Nous parlons de moins en moins de déterminisme, de linéarité dans le travail mais de plus en plus de singularité de l'action, d'activité située, de dynamisme de trajectoire, d'incertitude...

C'est en considérant le travailleur comme un être unique au sein d'activité singulière que nous avons voulu nous intéresser à un métier en particulier : celui des sauveteurs de montagne. En plus de ce qu'elle représente pour nous en tant qu'homme, c'est aussi en tant que chercheur que cette activité professionnelle est passionnante. Celle-ci combine des compétences individuelles de haute technicité avec des compétences collectives complexes dans un terrain d'activité très imprévisible avec un fort degré d'incertitude perçue. La question à laquelle nous nous sommes intéressés la suivante: Comment de jeunes sauveteurs¹ parviennent-ils rapidement à devenir des professionnels dans un métier aussi complexe ?

2. Construction de l'objet

Au départ, notre choix s'est porté sur l'étude de la construction de ce que nous appelons les compétences collectives relatives à l'agir en incertitude. Il s'agissait de mettre en lumière de par la spécificité du métier de sauveteur de montagne des compétences qui existent dans toute activité professionnelle ; ces dernières étant bien souvent occultées par d'autres compétences, essentiellement individuelles. C'est à travers les notions d'accident et de prise de risque que nous espérons voir la part d'intelligibilité de l'expérience au travail au travers de ces compétences bien particulières. Il s'agissait en fait d'utiliser les différents processus de construction de celles-ci comme des marqueurs de la professionnalisation des sauveteurs de montagne. Une première approche notionnelle nous a amené à poser trois principes.

Le premier est le fait que le sauveteur, plus que dans plupart des métiers, doit en permanence recomposer sa professionnalité pour garder intact son engagement qui est le gage de son intégrité physique et mentale.

1. Un jeune sauveteur ne l'est pas par son âge, mais c'est un travailleur qui vient d'intégrer un Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne (PGHM), un des lieux d'exercice du métier de sauveteur de montagne.

Le deuxième principe nous amène à considérer que cette transformation du sauveteur est à inclure dans un collectif de travail, qui tend à devenir une « communauté de pair ». Cette forme de groupe contrairement à un collectif se réfère à « un arrière monde commun », de par une histoire vécue et une symbolique partagée.

Le dernier principe est celui de voir le sauveteur comme un travailleur en proie à un paradoxe. Il doit à la fois construire sa professionnalité avec ses pairs en intégrant un arrière monde commun tout en se construisant « contre » les autres, pour cultiver ses différences. L'altérité étant indispensable à la communauté face au risque de l'agir qu'impose ce type de métier.

C'est avec ses principes que nous avons abordé nos 9 entretiens exploratoires, ce qui correspond à l'interview de tous les membres du PGHM de Luchon (31). Or, en les traitant nous nous sommes aperçus que dans tous les thèmes abordés par les sauveteurs, une notion s'imposait : celle d'expérience, intimement liée à tout un répertoire d'émotions. Ainsi, nous nous sommes rendus compte que notre première entrée théorique par les compétences était peu pertinente pour comprendre la formation du métier à risque qu'est celui de sauveteur de montagne. Si nous voulions comprendre la construction professionnelle d'un jeune sauveteur qui lui permet d'agir avec ses pairs, il nous fallait de même nous intéresser au lien entre la construction de l'expérience et les émotions qui lui sont associées dans un cadre bien particulier : celui de la prise de risque. Cette idée s'exprime à travers le discours d'un sauveteur : « Elles existent (les émotions)... il faut apprendre à vivre avec et les positionner... c'est parfois le bon moyen de prendre en compte le danger imminent... elles ne doivent pas empêcher la raison et la lucidité de s'exprimer... ».

3. Cadre théorique

Notre cadre théorique s'attache à ce constat : pour agir dans un milieu à risque, les sauveteurs de montagne, placent les émotions au centre de la construction de leur expérience.

Une notion qui nous paraît centrale, est celle d'historicité qu'Ignace Meyerson (1948) développe à travers son point de vue historique en psychologie. Pour comprendre une expérience il nous faut la considérer à l'intérieur d'une dynamique où elle évolue sans cesse avec le temps. « Chaque fois que nous comprenons un fait nouveau (...) je suis autre. Il en est de même pour les sentiments, pour les contacts humains, pour la compréhension d'autrui ». Nous retrouvons cette idée dans la vision des sciences sociales de Jean-Michel Berthelot (1996). « Les sciences sociales illustrent les vertus de l'incertitude. Contraintes à produire le plus souvent une intelligence plurielle de leur objet (...) elles tissent et retissent indéfiniment la trame d'intelligibilité, jamais achevée, témoignages toujours précaires et infiniment précieux de la construction historique de l'humain ». Notre recherche serait orientée par « une épistémologie analytique (...) conçue non plus comme des guides d'actions transcendants, mais comme l'élaboration problématique d'une normativité historique accompagnant nécessairement le cours de toute action humaine ».

C'est en s'appuyant sur cette approche des sciences sociales que nous allons faire appel à différentes théories qui cherchent à comprendre le réel avec une vision du monde non linéaire, complexe, mais aussi révélatrice de transformations et de réciprocité. Tout ceci rejoint nos réflexions antérieures qui ont toujours été influencées par les théories du chaos. Elles ne sont, pour nous, pas un guide théorique, celui-ci n'étant bien entendu pas applicable tel quel à un objet en sciences sociales. Elles seraient plutôt une façon d'appréhender les différentes théories mobilisées afin de définir les notions permettant de comprendre les processus de construction de l'expérience d'un jeune sauveteur. Nous pouvons retrouver cette démarche à travers la construction de cinq principes théoriques.

3.0. Expérience et homme pluriel

Nous cherchons à comprendre comment un sauveteur se transforme entre le temps « 0 » : son arrivée dans un peloton, et un temps « ∞ » : le moment où la communauté de pairs le considère comme apte à assurer n'importe quel secours en responsabilité. Cette évolution est subjective mais elle provient d'un groupe qui est garant non seulement de l'intégrité physique de tous ses membres mais aussi de celle des victimes. Le sauveteur devient autonome quand il a acquis une expérience plurielle. Pour Bernard Lahire (1997) « un acteur pluriel est le produit de l'expérience souvent précieuse de socialisation dans des contextes sociaux multiples et hétérogènes ». Ce qui rejoint les propos de Daniel Kahneman (2004) pour qui il est possible d'arriver à un stade où « les compétences acquises par l'expérience deviennent intuitives (...) On a ainsi montré que des preneurs de décisions expérimentés, tels que les capitaines de pompiers, quand ils travaillent sous pression, n'ont pas à choisir entre différentes options car une seule leur vient à l'esprit ». Ce qui demande une perpétuelle interaction entre le sauveteur et l'environnement dans lequel il agit.

3.1. Une transformation située

Nous nous appuyons ici sur tous les courants de la psychologie et des sciences de l'éducation dits écologiques comme les théories de l'action située ou de la singularité de l'action. Selon Janet (1988) celles-ci considèrent que « l'objet de la psychologie n'est pas la conscience, mais bien l'action, elle est la seule manière de parvenir à la connaissance de la conscience qui consiste à étudier le détail de ses manifestations contextualisées ». Dans le cas des missions de secours, lors de l'interaction entre le sauveteur et son environnement (montagne, pairs, victimes...) nous parlerons non pas d'action mais d'agir. Rabbit et Wallet (2000) le définissent comme « une prise de risque dans l'incertitude ». Simon (1976) nous précise bien que « l'incertitude n'existe pas dans le monde extérieur mais dans l'œil et l'esprit » du sauveteur. Il est à noter que lors de nos entretiens, nous n'aurons pas accès directement à l'expérience de l'acteur mais bien aux communications qu'il transmettra sur ces expériences ; c'est à dire ses perceptions, ses représentations, ses décisions lors du rappel de faits antérieurs. Dans cet esprit la notion de crise prend tout son sens. Nous pensons qu'un jeune sauveteur face au risque et éventuellement

au danger se retrouve dans des situations de crise perçue. Celles ci sont, d'après Claude Gilbert (2002) « habituellement associées à l'idée de désordre, de chaos. Elles peuvent apparaître aussi comme un état particulier à travers lequel des transformations peuvent s'opérer (...) sur le plan cognitif et symbolique ». C'est à partir de ces éléments théoriques que nous considérons que la construction de l'expérience professionnelle à partir de l'agir correspond à une transformation située du jeune sauveteur.

3.2. Agir et émotion

L'agir en tant que prise de décision dans l'incertitude peut être étudié sous différents angles. Mais, dans des situations à risque, caractéristiques essentielles des missions de secours en montagne, les émotions sont inhérentes à tout agir du sauveteur. En effet D. Kuhneman nous dit que « les décisions sont souvent l'expression de jugements affectifs, qui ne se conforment en aucune manière à la logique des préférences économiques. Pour comprendre ces dernières nous devons donc d'abord comprendre la psychologie des émotions ». Une première approche de cette notion pourrait être celle de James et Lang cités par Lev Vygotsky qui disent que c'est « la perception des réponses de l'organisme (viscérales, cardiaques...) aux situations qui déclenchent l'émotion ». Pour être plus précis nous pouvons faire appel à Antonio Damasio (2003) pour qui « toutes les émotions peuvent conduire ou être associées à un sentiment, c'est à dire à une représentation dans différentes régions du cerveau -ce qu'on pourrait appeler le "théâtre de l'esprit"- des émotions et des modifications qu'elles impliquent dans le "théâtre du corps". En ce sens, les sentiments sont toujours privés, alors que les manifestations des émotions sont plutôt publiques (postures, rougeurs...). Les émotions deviennent sentiments par le biais de grandes cartes neuronales qui représentent en temps réel ce qui se passe dans les viscères, les muscles... Avoir un sentiment, c'est éprouver ce qui se passe dans ces cartes, que cela soit fidèle ou non à ce qui se passe dans le corps ». Lorsque nous interrogeons nos sauveteurs nous avons accès de manière discursive à la fois aux émotions qu'ils ont ressenties pendant l'agir mais aussi aux émotions que provoque le rappel de cet agir. Nous allons voir maintenant qu'il existe un lien de réciprocité entre l'agir et les émotions.

3.3. Sens et émotion

L'agir est vecteur d'émotions mais réciproquement les émotions donnent du sens à l'agir et à son environnements. Alain Berthoz (2003) a montré qu'il existe des « mécanismes possibles d'action de l'émotion sur la perception. Autrement dit l'émotion activerait les mécanismes de l'attention sélective et induirait non pas une déformation du monde perçu mais une sélection des objets perçus ou négligés dans le monde, elle modifierait profondément la mise en relation de la mémoire avec la perception du présent. L'émotion, guide de l'action, serait un filtre perceptif (...) et dans l'infinie complexité du monde physique, elles aident le cerveau à catégoriser ». Cela rejoint l'idée de « jugement perceptif » soulevé par D. Kuhneman lorsqu'il décrivait l'activité d'un capitaine de pompier auquel une seule option s'imposait à

lui lors de la gestion de situations périlleuses. Les émotions permettent donc de donner du sens à la situation que l'on vit en ne choisissant dans le milieu que ce qui nous paraît pertinent pour agir. Mais, pour obtenir une performance professionnelle, (par exemple pour mener à bien une mission de secours) il faut avoir acquis une expérience qui est en fait une confrontation perpétuelle entre ce que nous ressentons et ce que nous faisons (notre agir). Nous allons voir que ce lien est indissociable de la notion de mémoire qui est le lieu de confrontation entre les émotions vécues auparavant et celles que nous ressentons au présent.

3.4. *Emotions et mémoire*

« La mémoire n'est pas le retour du passé mais sa représentation » nous dit Boris Cyrulnik (2006). Ceci se retrouve dans ce que nous livrent les sauveteurs au travers de nos entretiens. Cela est d'autant plus intéressant que ceux-ci sont à la fois porteurs de contenus et d'émotions dans les traces discursives mais également dans les comportements physiques. En effet A. Berthoz montre que lorsque le souvenir d'un événement revient, il transporte avec lui l'émotion qu'il provoque, c'est ce qu'il appelle « la reconstruction d'un ensemble appris de faits-émotion ». Sans rentrer dans le détail des sciences dites neuronales, il faut savoir que la mémoire et les émotions seraient des chemins neuronaux se construisant simultanément. Cela montre le caractère dynamique de la mémoire qui n'est pas quelque chose de fixe mais une construction propre à un seul individu qui en fonction de ce qu'il vit se transforme en permanence. Le sauveteur ne perçoit donc jamais l'environnement de son agir de la même manière.

Durant nos premiers entretiens, nous nous sommes aperçus que lors d'une nouvelle mission les sauveteurs sont sans cesse en train de composer avec ce qu'ils ont vécu antérieurement. Ceci de façon consciente lorsqu'ils rentrent en communication avec les autres (pairs, victimes) ou avec eux même (monologue précédant une mission) mais aussi de façon inconsciente et non verbale, à la manière du capitaine de pompier (jugement perceptif).

Les émotions jouent un rôle primordial dans le stockage des expériences vécues. Or, il est montré que lorsque celles-ci sont trop fortes elles peuvent soit fragiliser l'enregistrement et même conduire à l'oubli, soit permettre de graver avec une description très détaillée les circonstances dans lesquelles nous avons vécu un événement. C'est pour cela que B. Croisile (2006) avance l'idée selon laquelle « la qualité de l'enregistrement est modulée par le contexte personnel où se trouve le sujet à ce moment là. Ce contexte dépend des capacités perceptives, attentionnelles et émotionnelles de chaque individu ». Les chercheurs se sont aussi aperçus que l'on se souvient mieux d'une information apprise dans un état émotionnel donné si l'évocation ultérieure se fait dans le même état émotionnel. Nous pouvons comprendre ainsi l'importance de l'étude des émotions dans l'agir des sauveteurs, la spécificité du métier, de par les risques encourus, les amenant à éprouver énormément d'émotions. Ceci est d'autant plus intéressant qu'ils doivent les cacher au public (victimes, pairs...) dans leur agir tout en y faisant attention pour pouvoir faire appel à leur expérience.

Différentes recherches ont montré qu'il existait plusieurs facteurs participant à la mise en mémoire. Quatre d'entre eux nous sont apparus essentiels dans la construction de l'expérience des sauveteurs de montagne. Il faut, comme dans toute activité professionnelle une grande quantité de **pratique** faite de répétition et de nouveauté. Le deuxième facteur est le fait que le « zéro **risque** », comme le montrent certains ergonomes, n'existe pas et encore moins dans l'activité des sauveteurs. Et il a été montré que le risque renforce la mise en mémoire de par les émotions plus intenses ressenties lors de l'agir. Tout comme le risque, le « zéro **erreur** » est inatteignable dans les activités professionnelles même celle à risque. C. Gilbert parle de « production continue d'erreurs » suivie de « rattrapage continu », et que « la visibilité de ces erreurs est nécessaire pour progresser ». Le dernier facteur qui fait partie intégrante du métier de sauveteur est celui du rôle de la communauté (le peloton). Jouanneaux (2004) montre que le « **partage émotif** » est le principal ciment de la cohésion d'un groupe dans des professions à risque.

C'est au regard de nos premiers résultats exploratoires et des différents aspects théoriques autour de la notion, d'expérience, d'agir, d'émotion et de mémoire que nous avons émis une série d'hypothèses.

4. Questionnement et hypothèses

Le métier de sauveteur en montagne présente des spécificités. Celle qui nous paraît primordiale est l'enjeu qui existe entre la sécurité et la rapidité dans l'agir. L'environnement incertain de la haute montagne, amène les sauveteurs à porter leur attention sur la sécurité, c'est-à-dire de maîtriser le plus possible ce qui est maîtrisable. C'est le cas par exemple du choix du matériel, de l'exécution des techniques de rechapage, du choix du lieu de dépose en hélicoptère, du conditionnement médical de la victime c'est-à-dire des tâches qui ne dépendent pas ou peu des caractéristiques du milieu. Mais il faut faire « vite et bien » ; en effet les sauveteurs dans leur intérêt et dans celui des victimes ne peuvent, bien souvent pas rester longtemps au même endroit sans risquer leur propre vie. C'est pour cela que lors de la formation, des briefings, debriefings et autre forme de feed back, les notions de sécurité et de rapidité sont intimement liées. Pour nous cet enjeu représente une partie de l'expérience que le jeune sauveteur doit acquérir tout au long de son apprentissage pour être reconnu autonome par ses pairs. Cet enjeu est à rapprocher d'un autre aspect de l'expérience des sauveteurs. Ces derniers doivent apprendre à laisser le moins de place à l'incertitude. Pour nous, cela s'exprime par la capacité à réduire l'écart entre « l'environnement réel » (insaisissable dans sa totalité) et la représentation de l'environnement qu'en a le sauveteur dans sa mission. En effet la perception du milieu est à la base de l'agir et de son aspect sécuritaire. Cela fait aussi partie d'un apprentissage qui complète l'expérience.

C'est dans ce cadre d'analyse que nous nous proposons d'étudier la construction de l'expérience des jeunes sauveteurs. Nous nous interrogerons aussi sur la rapidité de l'apprentissage au sein d'agir aussi complexe.

Nous faisons l'hypothèse que la réponse se trouve dans la compréhension des liens qui peuvent exister entre les émotions et la mémoire. La question est maintenant de savoir comment et pourquoi, une partie –et une partie seulement- des expériences passées, incorporées sont réveillées, mobilisées, lors d'une mission de sauvetage.

Pour nous, un phénomène de « réactivation émotionnelle » permettrait un ancrage profond des apprentissages, provoquant ainsi chez les sauveteurs une construction plus rapide de leur expérience. Nous faisons l'hypothèse que certaines spécificités inhérentes au métier de sauveteur en montagne favorisent le phénomène de réactivation émotionnelle. Elles sont pour l'instant au nombre de trois.

- L'importance de la prise en compte du risque (pour conserver avant tout son intégrité physique et mentale) lors d'une mission de sauvetage accroît la prise en compte des émotions tout en réactivant aussi des émotions déjà ressenties. Nous pouvons penser que cela participe à créer un répertoire d'agir relié à des émotions.
- Le statut de l'erreur est particulier dans le métier de sauveteur en montagne. Nous pensons que les émotions ressenties lors des erreurs commises jouent un rôle de prévention lors d'agir ultérieur. D'une part, l'intensité des émotions permet de se souvenir très précisément du contexte de l'erreur et d'autre part, la survenue d'état émotionnel proche de celui vécu lors d'une erreur va alerter le sauveteur d'une éventuelle faute.
- La communauté de sauveteur, réuni en peloton, est un lieu de partage émotionnel indispensable. Nous pensons qu'il existe des formes de communications particulières entre les jeunes sauveteurs et leurs pairs plus expérimentés. Le fait de raconter sa mission de secours, de nombreuses fois, à différents sauveteurs, participe aussi au phénomène de réactivation émotionnel.

Au stade actuel de notre recherche il nous faut maintenant confronter ces différents niveaux d'hypothèses à notre corpus pour vérifier la nature de leur fondement.

5. Corpus et méthodologie

Un premier temps a été consacré à la familiarisation avec ce métier qui en plus d'exiger une parfaite connaissance de la montagne, demande un certain dévouement. Il faut être « habité » par le désir de sauver son prochain. Pour cela nous avons recueilli 9 entretiens, tous issus du P.G.H.M de Luchon dans les Pyrénées centrales. Cela nous a permis d'approcher les différents parcours et histoires de chacun des sauveteurs de la communauté, mais aussi d'essayer de cerner leur « arrière monde commun ». En effet une unité dans les Pyrénées n'a pas les mêmes repères qu'une autre, par exemple installée à Chamonix.

Dans un deuxième temps ayant centré notre objet sur la construction de l'expérience nous avons construit un recueil de données pouvant fournir des éléments concernant l'histoire de ce processus. Pour cela, nous nous sommes rendus au Centre National d'Instruction de Ski et d'Alpinisme de la Gendarmerie (CNISAG). C'est là que sont formés à la suite d'un test uniquement basé sur des épreuves de montagne (ski, escalade, course d'orientation...) les gendarmes voulant devenir sauveteurs. Après cette formation d'un mois, ils sont intégrés dans un des différents pelotons présents sur le sol français. C'est lors de cette formation que nous avons réalisé le premier entretien de 10 futurs sauveteurs pour ensuite pouvoir en suivre quatre d'entre eux lors de leurs deux premières années d'exercice. Ce suivi est en cours et se compose à la fois de journal de mission, de nouveaux entretiens et peut être de quelques auto-confrontations.

6. Conclusion

Cette recherche de doctorat est en cours d'élaboration. Elle ne cesse d'évoluer de jour en jour, mais son intérêt réside dans le désir de vouloir comprendre ce que les professionnels entendent par la notion d'expérience. C'est à partir de l'analyse de nos premiers entretiens qu'il nous est paru intéressant de l'aborder à travers le rôle que jouent les émotions dans sa construction. Une des spécificités du métier de sauveteur de montagne est le fait d'agir en présence d'un fort degré de risque perçu. C'est par l'intensité des agir vécus, que cette activité professionnelle, est un lieu privilégié pour étudier le phénomène de réactivation émotionnelle. Or, c'est à partir d'une analyse longitudinale de notre corpus, que nous espérons trouver les tenants et les aboutissants de la construction de l'expérience d'un jeune sauveteur de montagne.

7. Bibliographie

- Barbier, J.M. et Galatanu, O. (2004). Savoirs, capacités, compétences, organisation des champs conceptuels. In J.M. Barbier et O. Galatanu, *Les savoirs d'action : une mise en mot des compétences*. Paris : L'harmattan.
- Barbier, J.M. et Galatanu, O. (2000). La singularité des actions : quelques outils d'analyse. In J.M. Barbier et O. Galatanu, *L'analyse de la singularité de l'action*. Paris : Puf.
- Berthelot, J.M. (1996). *Les vertus de l'incertitude : le travail de l'analyse dans les sciences sociales*. Paris : Puf.
- Berthoz, A. (2003). *La décision*. Paris : Odile Jacob.
- Croisile, B. (2006). Dix mémos sur la mémoire. *Les dossiers de la recherche*, n°22, p8-14.
- Dahan, A., Chambert, J.L. et Chemla, K. (1992). *Chaos et déterminisme*. Paris : Le Seuil.

- Damasio, A.R. (2003). *Spinoza avait raison : joie et tristesse, le cerveau des émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Durand, M., Veyrunes, P. et Chaliès, S. (2002). *L'analyse de l'activité en situation : questions de méthodes*. Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche en Didactique Education et Formation, IUFM de Montpellier.
- Gilbert, C. (2002). *Risques collectifs et situations de crise, Apports de recherche en sciences humaines et sociales*. Paris : L'harmattan.
- Gleick, J. (1989). *La théorie du chaos*. Paris : Flammarion.
- Janet, P. (1988). *L'évolution psychologique de la personnalité*. Paris : Masson.
- Jouanneaux, M. (2004). La vitalité au travail permet la maîtrise des situations à risque. In F. Hubault, *Travailler, une expérience quotidienne du risque, Séminaire Paris 1 19-23 Mai 2003*. Toulouse : Octarès, p67-85.
- Lahire, B. (1998). *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*. Paris : Nathan.
- Meyerson, I. (1948). *Les fonctions psychologiques et les œuvres*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- Morin E. (1977). *La méthode : 1. la nature de la nature*. Paris : Le Seuil.
- Peretti-Wattel, P. (2000). *Sociologie du risque*. Paris : Armand Colin.
- Rabit, M. et Wallet, M. (2004) Le quotidien, rencontre des temps polymorphes et situés. In F. Hubault, *Travailler, une expérience quotidienne du risque, Séminaire Paris 1 19-23 Mai 2003*. Toulouse : Octarès, p17-33.
- Simon, H. (1993). Une interview de H.A. Simon : libre propos sur la prise de décision. *Revue française de gestion, Juin-Juillet-Aout, p112-116*.
- Sperber, D. et Wilson, D. (1989). *La pertinence*. Paris : Les éditions de minuit.
- Theureau, J. (1992) *Le cours d'action : analyse semio-logique : essai d'une anthropologie cognitive située*. Paris : Peter Lang.
- Vygotsky, L. (1934). *Pensée et langage*. Paris : La dispute.